

**SŒUR MELANIE MAWAD**  
**9 Décembre 1871 - 13 Février 1957**  
**86 ans – 63 de vocation**  
**Maison de la Médaille**  
**Alexandrie – Egypte**  
\*\*\*

Les cloches de tous les villages du Liban se répondent, par-dessus les montagnes et les vallons, an ce 9 Décembre 1871 pour fêter l'Immaculée Conception de la Vierge, car l'Eglise orientale célèbre cette fête un jour plus tard que l'Eglise latine. Sans nous arrêter aux diverses raisons données de cette divergence de date, écoutons la cloche argentine de l'église d'Antoura carillonner encore plus allègrement pour le baptême de la petite Marta, première enfant, joyeusement accueillie, ce matin même, au foyer du Dr Mawad.

Est-ce sa naissance en cette fête mariale qui valut à Marta cet amour ardent, remarquablement tendre pour l'Immaculée dont un pur rayon vint marquer d'un sceau presque aussi indélébile que celui du baptême, l'âme du bébé, né et régénéré en ce jour ?

Malgré la bise hivernale de la montagne, malgré la neige qui couronne au loin la tête du Sannin, les pieux parents ont instauré l'usage familial qui se répètera neuf fois encore : la naissance à la vie chrétienne est due, à chacun de leurs enfants, le jour même de leur venue sur la terre.

Un petit Joseph suivra bientôt, deviendra et restera toute sa vie son préféré, son confident, sa liaison avec sa nombreuse famille qui s'étendra, un jour, jusqu'au Paraguay.

Trois petites sœurs, cinq autres frères, viendront animer la grande maison située au centre du village qui s'allonge le long de la route en lacets au flanc de la montagne.

Le foyer du Dr Habib Mawad est une école de foi, de cette solide foi maronite, résistante comme le rocher des monts du Liban et qui, malgré persécutions, hérésies, sut demeurer la seule, inébranlablement attachée à Rome, sans se laisser entamer par le schisme oriental.

Une sainte grand-mère collabore avec la pieuse maman, à la première éducation des enfants : éducation parfois un peu rigide à peine le bébé sait-il se tenir sur ses Jambes qu'il lui faut, avec toute la famille, assister à la messe du rite maronite assez long, sans bouger, sans tourner la tête, sous peine d'un sévère rappel de l'aïeule inflexible ! Mais celle-ci sait obtenir librement ce respect du Saint Lieu, cette vénération pour les Saints Mystères Sacrés par l'exemple de sa foi vive, de son tendre amour pour l'hôte Divin.

Un séculaire Couvet de Visitandines, situé à l'orée du village, y entretient une ambiance de recueillement, de calme ferveur que va goûter la petite Marta, au cours de ses études près de ces moniales.

A peine a-t-elle quatre ans que chaque matin, la vieille bonne la juchant à cheval sur son épaupe, à sa grande joie, la descend jusqu'à la porte du monastère. Peu d'années après, chaque

jour, une, puis deux petites sœurs, trottinant à ses côtés, Marta suivra l'étroite route pierreuse bornée de pins odorants et d'arbres fruitiers menant au couvent, sans jamais permettre à ses benjamines la moindre maraude de raisins juteux ou de savoureuses figues blanches. Grand-Mère appuie toujours tellement sur le septième Commandement !

Avec la langue française où elle excellera, la langue arabe qu'elle possèdera beaucoup plus que les jeunes filles de sa génération, Marta étudiera bien à fond la doctrine chrétienne et apprendra de ses pieuses maîtresses à la vivre dans son intégrité.

Autant que le couvent, la maison paternelle est formatrice de toutes les vertus. L'aisance y règne, mais surtout la charité. Le grand verger donne généreusement ses fruits en toute saison : l'abondance permet de secourir les indigents par ces larges distributions qui ouvriront pour toujours les mains de Marta aux nécessiteux.

Le Dr Mawad apprend à ses enfants non seulement à donner, mais "à se donner". Que de fois, dans le silence champêtre de la nuit, le galop d'un cheval stoppe brusquement à la porte du docteur. Un appel ... quelque lumière dans l'ombre ... Et, sans tarder, le docteur enfourche sa monture, suit le cavalier le long des pentes et des ravins jusqu'au lointain hameau où l'attend anxieusement le malade et sa famille. Et quand le client est indigent, le docteur refuse les honoraires.

Vers onze ans seulement, et c'était tôt pour l'époque, la fille aînée fit sa première Communion ; Elle exprima souvent, jusque dans sa vieillesse, son regret d'avoir dû attendre si longtemps l'union à Jésus-Hostie.

La ferveur communicative avec laquelle elle prépara, chaque année, durant soixante ans, ses petites filles à leur première Communion, nous permet de mesurer l'intensité d'amour qu'elle apporta à cette première rencontre avec "son bon Jésus".

Les années d'étude, bien remplies, sont terminées. Marta devient le bras droit, l'auxiliaire de la maman près des plus jeunes. Mais papa aussi utilise la collaboration de son aînée, intelligente, ordonnée. Au village, à cette époque, le médecin doit être pharmacien et Marta tiendra l'apothicairerie du docteur, très achalandée, devenant volontiers dans ce domaine aussi, la complice de ses aumônes.

La bonté, autant que la compétence du Dr. Mawad, ont étendu sa renommée à la ronde. Sa demeure est fréquentée par toutes les familles honorables de la région. Sa gracieuse et sage aînée est souvent convoitée en mariage par de riches parents qui, en ce temps-là encore, préparaient les mariages de "convenance" de leurs fils.

Lorsque Marta pressent qu'une visite a ce but, elle se sauve, se cache dans le verger, faisant la sourde oreille aux appels de maman, "seuls cas où elle lui désobéira", avouera-t-elle, plus tard. Marta fuit le monde ; en dehors des joies familiales, son unique jouissance est d'aller au couvent dont le chemin lui est resté familier, s'unir aux prières des moniales qui caressent

l'espoir de la voir bientôt solliciter la grâce de partager leur vie de piété et de recueillement. Marta ne repousse pas leurs naïves et persévérantes avances, mais le temps passe ...

Vingt-deux ans bientôt. Selon les coutumes locales, il grand temps, pour une jeune fille de bonne famille, de songer à s'établir et un jour, devant une demande en mariage des plus avantageuses, papa insiste. Marta lui avoue alors son attrait pour la vie religieuse, la consécration au seul époux qu'elle pourra aimer, dans le couvent où Il l'attend ...

Emu, mais non étonné, le bon père chrétien se tait un instant, puis :

"Je ne refuserai pas mon aînée au bon Dieu qui m'honore de ce choix, mais mon enfant, j'aurais été plus heureux de vous conduire chez les filles de la Charité : je les vois souvent au chevet de mes malades ; elles aiment les pauvres, les soulagent et joignent à l'amour de Dieu, l'amour effectif du prochain".

Marta resta interdite ; elle n'avait vu que de loin, dans ses rares voyages à la capitale du Liban, la blanche cornette, et quoique connaissant Saint Vincent et sa vie, n'avait ressenti aucun attrait pour la communauté.

Compréhensif, le bon docteur combina, avec la supérieure de Ras Beyrouth, un stage de sa grande fille dans cette Maison où elle pourra ainsi voir de près et étudier le genre de vie des filles de la Charité.

C'est ainsi qu'un beau jour du printemps 1983, Melle Marta fut improvisée maîtresse de classe. Etonnement général : cette jeune fille de village se révèle parfaite institutrice :

L'expérience pédagogique acquise près des petits frères, jointe à son bon sens naturel, lui facilitent la discipline des petites citadines.

Melle Marta prend contact avec toutes les œuvres de Saint Vincent si florissantes à Beyrouth, et son cœur s'épanouit : " Oui Papa, je serai Fille de la Charité."

Les vacances d'été la ramènent à Antoura, renouant, resserrant les liens familiaux. Comme il faut les aimer vite et bien, ces chers petits frères et sœurs qui ont déjà tant grandi et changé en quelques mois. Quel déchirement secret que la perspective de les quitter tous et pour toujours.

Chagrin aussi de causer si cruelle déception à ses bonnes maîtresses qui voient s'évanouir leur doux rêve de relève par leur charmante élève.

Marta n'exprima jamais, c'était le secret du Roi, le déchirement de son cœur sensible, lorsque, du bateau l'emportant vers l'inconnu, elle vit s'éloigner les rives verdoyantes de son beau Liban et s'estomper dans le léger brouillard de septembre, la croupe de ses montagnes boisées où se cachent son clocher et les êtres chéris qui vivent à son ombre.

Car rien de pittoresque comme le paysage d'Antoura et tout le pays libanais en général. A la variété d'une nature accidentée et riche eu contrastes que rehausse la splendeur des couleurs d'Orient, il joint une échappée de vues sans bornes sur la mer.

" C'est un site digne de Naples et du Golfe de Gênes ... écrit Lamartine. Le voyageur pourrait se croire sur les bords du lac de Genève, entre Lausanne et Vevey, ou sur les rives enchantées

de la Saône entre Mâcon et Lyon ; seulement le cadre du tableau est plus majestueux à Antoura.

Et c'est tout cela que quitte généreusement, mais douloureusement, Mlle Mawad.

Elle postula à la grande Miséricorde de Marseille, où le français "académique" de cette jeune orientale lui valut un élogieux étonnement.

Le 10 janvier 1894, le Séminaire de la rue du Bac lui ouvrait ses portes. Le contraste avec la clôture du modeste Couvent champêtre, longtemps rêvé, lui fit-il agréable ou pénible impression ? Encore le secret du roi, jalousement gardé, sur cette période de sa vie.

Fraîche et rose sous sa première cornette, aimable, enjouée, Soeur Mélanie fut reçue avec enthousiasme à la Maison Saint-Joseph de Ras-Beyrouth et conquiert bien vite le cœur des fillettes de l'école et l'estime de leurs parents. Elle y commença sa longue carrière de catéchiste idéale, sachant inculquer les plus austères vérités doctrinales par de frappants exemples, de captivantes histoires. Elle était heureuse, trop heureuse, dira-t-elle, de donner le meilleur de son cœur à ces jeunes âmes issues de foyers chrétiens.

Les saints Vœux avaient scellé la donation totale de la fervente jeune soeur. Quand le Maître voit une âme généreuse, il met ses complaisances à exiger des preuves d'amour intensif. A sœur Mélanie, Il demanda le sacrifice de sa chrétienne et pittoresque patrie pour la lointaine Egypte.

Pour elle, c'était bien l'étranger, car en 1903 bateaux rapides, avions, autos n'avaient pas encore raccourci les distances et établi la liaison actuelle entre les pays du Moyen-Orient.

Grande fut la désolation des familles de Ras-Beyrouth lorsqu'on apprit le départ de la jeune soeur, si appréciée. Réclamations, députation, protestations près de ma sœur Visitatrice, tout fut tenté pour obtenir son maintien. Tels n'étaient pas les desseins de la Divine Providence. D'ailleurs ma Soeur Mélanie n'eut pas un mouvement d'hésitation, elle était de celles qui pensent, avec Péguy : "Quand on n'a pas tout donné, on n'a rien donné."

Le 22 décembre, elle arrivait à la Miséricorde d'Alexandrie. Cette Maison est l'une des plus anciennes de l'Egypte.

En 1844, seuls les Pères Franciscains de Terre Sainte représentaient l'église catholique depuis le XIII<sup>e</sup> siècle - les Pères Jésuites n'avaient fait qu'une apparition en 1561 appelés par le patriarche copte. Les Franciscains avaient en ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, quatre établissements : le Caire, Fayoum, Rosette et Alexandrie, devenue depuis 1839 le centre du Vicariat Apostolique.

En 1836, les Filles de la charité avaient été demandées pour le service de l'Hôpital Européen qui végétait depuis sa création en 1816. Le Consul des Etats Sardes n'aboutit pas, la petite Compagnie s'implantant seulement aux lieux où se trouvaient des lazaristes.

Deux ans après, en 1838, M. Poussou, Missionnaire et Préfet Apostolique de Syrie, de passage à Alexandrie, vit venir à lui un groupe de notables suppliant qu'on envoie quelqu'un pour

s'occuper de la jeunesse. Mais leur requête n'eut pas de suite. Ils la renouvelèrent auprès de M. Étienne en 1838. En 1840, quand celui-ci fut envoyé en mission diplomatique en Syrie et au Liban, c'est de vive voix qu'il entendit cette supplique, et il se chargea de la transmettre au Conseil de la congrégation et au Ministère des Affaires Etrangères.

De son côté, le Consul de France informait la sacrée Congrégation de la Propagande du désir des Alexandrins, et en 1841, une lettre du cardinal Fransoni, Préfet de ladite Congrégation romaine, décidait l'érection de trois établissements : celui des missionnaires pour l'éducation des Jeunes filles, celui de la Miséricorde pour une école de filles, et celui de l'Hôpital pour le soin des malades. L'accord définitif toutefois ne fut signé que le 3 Avril 1843.

M. Etienne était alors devenu supérieur Général et M. Poussou, celui-ci connaissant l'arabe, fut chargé d'aller installer la petite colonie.

Comme Supérieure, ma sœur Grouhel, qui avait fait ses preuves à Smyrne, fut choisie et le 3 janvier 1844, M. Poussou accompagné du frère Jean Granotier, chef-cuisinier de la Maison Mère, quittait Paris avec six filles de la Charité françaises et italiennes. Ni chemin de fer, ni autocars encore : la bonne diligence qui, cahin-caha, de jour et parfois de nuit roulait ses voyageurs et parfois les versait en route comme il arriva à la sortie de la ville de Vienne en Dauphiné ... Embarquement à Marseille sur un simple voilier qui s'arrêta à Naples, puis à Syra (pour prendre ma Sœur Grouhel). Débarquement à Alexandrie le 28 janvier.

Tout de suite les sept sœurs sont conduites à l'hôpital ... Et bientôt leur charité est si appréciée que leur rue portera leur nom "rue des sept Filles" ; abrégé aujourd'hui : "rue des Sœurs" ou en arabe "rue el Sabaa banate". Quatre d'entre elles devaient soigner les malades ; les autres, élever la jeunesse. Pour celle-ci, un local fut loué, sur la place des Consuls, au premier étage du local d'Ibrahim Pacha. Les sœurs y arrivaient le matin et en repartaient le soir, dépendant encore de l'hôpital. La peste, un moment, interrompit leurs travaux. Ils reprirent de plus belle et il fallut déménager et scinder l'œuvre hospitalière et l'œuvre scolaire.

Dès 1845 arrivait de France ma Sœur Salvan comme Sœur Servante de l'école avec huit nouvelles compagnes. Trente ans plus tard, elles étaient 44 pour la seule Miséricorde ! ... L'année de l'arrivée de ma sœur Mawad, cinq jeunes sœurs de France venaient aussi se dévouer à la Miséricorde.

Ma Soeur Mélanie fut heureuse de se voir confier l'école gratuite de l'annexe de l'Attarine, à une demi-heure de la Miséricorde : deux cents fillettes pauvres, de cinq à quinze ans, chrétiennes coptes pour la plupart, devinrent son lot, la part de son héritage. Ses enfants (elle disait rarement : mes élèves) leurs parents furent sa famille à laquelle elle se consacra, sans réserve, sans ménagements, toute son activité, sa belle santé, son intelligence toujours en éveil, sa patience inlassable et surtout sa piété profonde, sa foi convaincante.

Cinquante ans durant, elle façonna ces jeunes âmes à la vie chrétienne intégrale, non seulement par son exposé clair, captivant de la doctrine, mais par l'application pratique des préceptes divins dans chacune des circonstances journalières de leur existence.

Donnant à l'enseignement du catéchisme la première place, elle savait en faire apprécier l'étude qu'elle mettait à la portée des enfants en l'expliquant en arabe, leur langue maternelle, et concrétisant la vérité en des histoires appropriées, toujours variées, qu'elle racontait avec une émouvante conviction qui suspendait à ses lèvres, des heures entières, son auditoire. Les belles histoires, les pieuses histoires de sœur Mélanie ! Elle en avait des volumes en tête, et pour tous les âges !

Chaque jeudi après-midi, une centaine de femmes pauvres du quartier, et de bien loin, étaient fidèles au catéchisme de Sœur Mélanie qui entraînait, en plein dans leur vie d'épouses et de mères pour y introduire les principes chrétiens et moraux qui assurent le salut et préservent de l'enfer dont l'évocation terrifiante faisait réfléchir. Sœur Mélanie savait que la crainte est le commencement de la sagesse.

Il est vrai-que le travail abondait :

- \* six classes externes avec cinq cents enfants, ouvroir de couture, de fleurs ;

- \* dispensaire : chaque matin, six à sept cent Turcs, Arabes, Juifs, Grecs, s'entassaient devant la porte pour prendre des remèdes ou se faire panser. Deux soldats turcs se tenaient en faction pour maintenir la foule des pauvres et des malades qui accouraient pour se faire soigner par les "médecins du pacha". Et si une sœur avait l'air de s'impatienter, elle s'entendait dire " Ne te fâche pas, ta médecine est si bonne que tout le monde en veut".

- \*visite des pauvres à domicile, l'œuvre des œuvres de st Vincent. Il en fut fait plus de huit mille dès la première année, et surtout la visite dans les villages des alentours de la ville. Les sœurs devaient monter à dos d'âne et étaient précédées soit de petits gamins qui leur servaient de guides, soit de soldats qui maintenaient la foule.

Outre cet essentiel, la Miséricorde comprit également pensionnat, et demi-pensionnat de jeunes filles dont aucune autre Communauté alors ne se chargeait et un orphelinat.

Selon la plus pure tradition vincentienne, nos sœurs se firent un devoir d'accueillir chez elles à leur arrivée, les religieuses qui venaient à leur tour travailler le champ du père de famille. En une seule année, elles en reçurent trois cent soixante-cinq ... d'où le nom donné à la Miséricorde : "Hôtel de la Providence".

Récemment un prêtre catéchiste d'un patronage, remarque les continuelles réponses, toujours satisfaisantes, d'une fillette : " Ma petite, vous êtes savante comme un curé. A quelle école allez-vous ? " très fière, l'enfant répond : "Je ne vais pas à l'école, mais ma mère était une élève de sœur Mélanie et elle me répète tout ce qu'elle a appris."

Les curés, connaissant la sûreté de sa doctrine et son zèle éclairé, lui confiaient souvent des personnes adultes, juives ou schismatiques, à préparer au saint Baptême ou au mariage. Discrète, délicate, n'attaquant jamais de front l'erreur, elle amenait doucement à des convictions sincères de la vérité chrétienne.

Un matin, ma sœur Mélanie fait descendre posément ses élèves pour la récréation. Arrêt subit du rang, chuchotement :

" Ma Sœur, deux "Abouna" qui montent".

Deux dignitaires ecclésiastiques montent, en effet.

" C'est vous la sœur Mélanie ? "

" Oui, Monseigneur."

" Je vous apporte de Rome la bénédiction du Saint Père parce que vous faites le catéchisme en arabe à cette jeunesse."

Interdite, confuse, ma Soeur Mélanie, imitée par ses élèves, s'agenouille dans l'escalier pour recevoir la Bénédiction papale.

Sa discrétion ne permit pas de connaître la bienfaisante influence qu'elle exerça sur ses anciennes élèves mariées. Plus d'un foyer lui doit la fidélité conjugale, l'harmonie familiale maintenue par ses conseils surnaturels de patience, de renoncement, de sacrifice.

Le renoncement, le sacrifice, elle connaît la valeur de cette monnaie, avec laquelle on achète les âmes. Elle ne revit qu'une fois son beau Liban, sa chère grande famille, ne voulant s'associer aux joies et aux chagrins des siens que par le sacrifice de l'éloignement et la prière intense de son cœur sensible, souvent endolori : son père resta plus de vingt ans complètement paralysé, sa pieuse maman acheva sa couronne par de longues années de totale cécité, plusieurs frères émigrent en Afrique.

Et la guerre mondiale avait eu ses répercussions sur la Miséricorde.

"Située dans la zone dangereuse, écrit la sœur servante, en 1944, elle a été miraculeusement protégée ... nous en avons été quittes pour de nombreuses vitres brisées. Mais que d'alertes ! deux ... trois ... quelquefois dans la même nuit. Les orphelines et quelques sœurs, à différentes reprises, ont pris le chemin de la villa. Nous sentions la mort nous frôler ...

Si les œuvres de jeunesse s'étaient ressenties de la situation par suite de l'évacuation d'un grand nombre d'habitants d'Alexandrie, dans la banlieue, les pauvres, eux, étaient plus nombreux que jamais.

"Au seul service d'ophtalmologie, nous arrivons, en été, à 500 malades par jour ... Les Pauvres sont visités et secourus c'est l'œuvre qui demeure la plus chère !" Et en partie, c'est le travail de ma sœur Mawad !

A l'après-guerre, tout repart : "1500 élèves de la Miséricorde ... " "Cinq postulantes ont pu être envoyées au Séminaire".

Ma Soeur Mélanie jamais ne se cantonna dans sa spécialité ; elle considérait comme sien tout le zèle déployé par ses compagnes et au-delà, tous les efforts apostoliques.

Tout ce qui touchait l'Eglise, l'Eglise universelle, ses triomphes, ses difficultés, lui tenait à cœur.

Au cours des vacances, tirant l'aiguille près d'une compagne anglaise, elle lui disait : " Parlez-moi de l'Eglise d'Angleterre, de ses Saints, de ses Martyrs."

En 1948, elle se réjouit du sacre de Mgr Stéphanos Sidarous, Missionnaire Lazariste, fils de son 'Excellence Sésostri Sidarous Pacha. Le dimanche 25 janvier - anniversaire de la fondation de la Congrégation de la Mission - à la Cathédrale copte-catholique d'Alexandrie, sa Béatitude l'Amba Marcos II, Patriarche, le sacrait Evêque titulaire de Saïs et il devenait son coadjuteur. Joie pour la famille de st Vincent, joie aussi pour les Egyptiens dont il était un fils très aimant et non des moindres, joie pour l'Eglise universelle !

1948 allait aussi présenter ses peines. Le changement de la Soeur Servante d'abord. En bonne Fille de la Charité, ma sœur Mawad le sentit vivement, bien qu'elle reporte sur sa remplaçante le meilleur de son esprit de foi et de sa filiale cordialité.

1948 est aussi marquée par la mort presque subite d'une compagne depuis trente-neuf ans à la Miséricorde. Qui dira les liens tissés dans les âmes par la vie commune à la poursuite d'un même idéal de sainteté et de charité ? Et Soeur Mélanie, au sein de la petite famille rayonnait l'affection fraternelle surnaturelle, tout comme le faisait au dehors :

" Être bonne jusqu'au scandale", elle le fut.

Peut-être était-ce là une des faiblesses de sa vie si méritoire : petites supercheries, pour faire passer le dessert du réfectoire dans le panier de ses enfants, part exagérée de nourriture aux favoris au détriment de l'ensemble, crédulité sans contrôle à des indigences de surface ...

Elle était ravie lorsqu'on lui offrait de quoi donner et remerciait avec effusion : une petite robe présentée était justement à la taille d'une de ses enfants nécessiteuses, un bon vêtement usagé convenait précisément à telle mère de famille ... et quelle joie que les distributions de douceurs ou de menus objets à ses femmes du catéchisme ; elle savourait d'avance leur satisfaction.

Les plus pauvres de ses enfants étaient les plus aimés :

les "têtes dures " étaient prises à part pour une patiente infusion des vérités indispensables à la Première Communion.

Son humilité lui attirait des grâces d'état. Si elle aimait parler de ses enfants toujours en bien, un peu maman "hibou", elle ne s'attribuait jamais le résultat de son zèle. Elle ne se mettait jamais en avant, se donnait volontiers les épithètes de "misérable", "pauvre de moi".

Mais l'influence profonde et durable qu'elle a exercée sur les âmes est due surtout à sa piété personnelle qui débordait sur son entourage et l'entraînait irrésistiblement vers le " Bon Maître", le "bon Jésus", expressions continuelles où passait toute l'onction de son Amour.

Elle enseignait par l'exemple, une profonde révérence pour le Saint Dieu, le Saint Sacrement, surveillant la tenue de ses enfants, avec une vigilance qui parut parfois exagérée. Les élèves, les jeunes de Soeur Mélanie, se reconnaissaient à leur maintien respectueux, impeccable, durant la Messe et à la Sainte Table.

Avant chaque confession, elle aidait les enfants à faire leur examen de conscience et les prêtres des paroisses disaient qu'ils distinguaient les élèves de Sœur Mélanie à leur parfaite manière de se confesser.

L'âme de tout apostolat, elle l'avait appris et compris de ses premières éducatrices. La prière s'exhalait de son cœur comme le parfum de la fleur, et elle possédait le don de communiquer sa foi en la toute-puissance de la prière.

Quelques Jours après sa mort, un vieux curé fit cette confidence :

" J'étais tout jeune prêtre quand je connus ma sœur Mélanie, jeune encore aussi. Je n'éprouvais que déceptions dans ma paroisse que les chrétiens du quartier, d'une ignorance désolante, ne fréquentaient que rarement, vivant une irrégularité de mœurs et de religion décevante.

Complètement découragé, je résolus de partir. La veille du jour fixé pour mon départ, j'allai dire adieu à ma sœur Mélanie que j'estimais déjà. Les accents de désolation avec lesquels elle accueillit ma confidence résonnent encore à mes oreilles, après quarante ans.

Respectueusement, mais fortement, elle me fit comprendre ma lâcheté, l'abandon dans lequel, j'allais laisser ces âmes que le Divin Pasteur m'avait confiées ; elle remonta mon courage par de surnaturelles considérations : "l'écriture dit : *Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans l'allégresse*. Priez, mon Père, priez beaucoup, le Maître se laissera toucher. A chacune de vos Messes, quand vous tenez entre vos doigts le corps au Christ, demandez-lui une âme, une âme chaque jour."

Réconforté, je renonçai à mon projet de fuite et, chaque fois que je me sentais sombrer dans le découragement, je recourais aux prières et aux conseils de sœur Mélanie. Si, aujourd'hui, devenu vieux, je vois mon église trop petite pour les nombreux fidèles, si les enfants et la jeunesse se pressent dans les œuvres paroissiales vivantes, je le dois à ma sœur Mélanie."

Le culte des Pauvres s'identifiait pour elle avec l'amour de Dieu. L'acte de Charité, qu'elle fit répéter des milliers de fois à ses enfants, elle le vivait totalement.

Elle pleurait avec ceux qui pleurent, écoutant les doléances avec émotions qui consolait déjà. Donner, lui était un geste instinctif, donner à ses enfants pauvres, à leurs familles, aux catéchisés, était une nécessité vitale pour elle, presque une passion.

L'âge ne ralentissait pas sa ferveur !

Elle prolongeait souvent son action de grâces après la communauté. La nuit, souvent dans les insomnies occasionnées par ses rhumatismes, on l'entendait soupirer : " Y a Rabbi – Y a Adra !" (Bon Maître - Sainte Vierge), et lorsqu'on lui faisait remarquer qu'elle troublait ainsi le sommeil de ses voisines, elle demandait humblement pardon, avec une contrition qui excluait sans doute le bon propos, car les litanies nocturnes en arabe revenaient souvent.

Après des nuits pénibles et presque jusqu'à la dernière année de sa vie, elle se leva fidèlement à quatre heures, et même avant quatre heures, ce qui gênait parfois le dortoir. Lorsqu'on lui en

faisait la remarque elle répondait : "J'ai hâte d'être auprès du Bon Dieu. Je n'ai que ce moment pour Lui parler. A l'Attarine, nous n'avons pas le Saint-Sacrement."

Quatre-vingt-un ans. Il est loin le temps où ma Soeur Mélanie arpentait courageusement les rues encombrées la menant à "son école". Depuis plusieurs années, les jambes rhumatisantes, raidies, exigent l'auto. La vue baisse un peu : la tête et le Cœur n'ont point vieilli cependant. Aussi qu'il fut bien senti le sacrifice de ses chers enfants de son apostolat actif : mais avec quelle générosité il fut offert. Pas de rapine dans l'holocauste !

Il lui faut demeurer à la Miséricorde. Elle s'adapte à cette nouvelle existence, si totalement différente.

D'abord, elle se dédommage par une recrudescence de piété ; depuis longtemps elle passe à la Chapelle tous ses moments libres.

Maintenant, elle jouit de la permission d'assister chaque matin à une seconde Messe, de faire chaque jour le chemin de la croix et de dire le Rosaire.

Elle ne peut rester oisive ; ne voyant plus assez

pour la couture, elle implore, comme une grâce, d'être admise au repassage des dessous de collets, du pliage du linge. Elle tricote jusqu'à ce que sa vue ne lui permette plus que de se diriger, grande épreuve qu'elle supporte en toute soumission à la Divine volonté.

Le jour même de ses quatre-vingt-quatre ans, elle fut transférée à la Maison de retraite de la Médaille miraculeuse. C'est la décrépitude rapide, la perte de la mémoire, du sens des réalités, mais surnageant à toutes les infirmités, le zèle des âmes. Parfaite éducatrice, ma Soeur Mélanie avait toujours attaché à la surveillance des élèves l'importance qu'elle mérité.

Ce fut la hantise de ses derniers jours. De son lit qu'elle ne quittait plus, dans l'inconscience de l'endroit, de l'heure, elle s'inquiétait, d'une voix angoissée : "Les enfants sont seules, où sont donc les sous-maitresses ? Il faut appeler une demoiselle."

Pour la calmer il fallait lui assurer que la demoiselle était arrivée, surveillant bien les enfants imaginaires.

Plongée dans un demi-coma, peu de jours avant sa mort, à une sœur qui lui souhaitait le bonjour : " Mon enfant soyez bonne chrétienne, bonne chrétienne toujours, murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Les générations de bonnes chrétiennes qu'elle a formées seront sa riche couronne dans la bienheureuse éternité où elle les aura entraînés.

C'est Saint Vincent qui assure : "Les pauvres assistés (par une bonne fille de la charité) seront ses intercesseurs auprès de Dieu. Ils viendront en foule au-devant d'elle, ils diront au bon Dieu : " Mon Dieu, voici celle qui nous a assistés pour votre amour ...

" Mon Dieu, voici celle qui nous a appris à vous connaître ...

" Mon Dieu, voilà celle qui nous a appris qu'il y avait un Dieu en trois personnes : je ne le savais pas.

"Mon Dieu, voici celle qui m'a appris à espérer en vous, voilà celle qui m'a appris vos bontés par les siennes."